

Une assemblée délibérante.

Une remarque profonde à force d'être simple et naturelle est celle-ci : " Que notre pays de France, le plus spirituel et le plus civilisé de la terre, est en même temps le plus riche d'exagérations et de ridicules." Les extrêmes se touchent.

Sans remonter aux temps d'Erasmus, l'auteur de l'*Eloge de la folie*, ou du sarcastique Rabelais, l'auteur des *Songes drôlatiques*, sans parler de Callot, l'illustre caricaturiste, comptez seulement depuis la ci-devant glorieuse révolution de juillet combien de caricatures et de caricaturistes : caricatures politiques, caricatures économistes, socialistes, artistiques, caricatures industrielles et littéraires ; les Mayeux, les Robert Macaire, les Bécotiens, les romantiques, les journaux, la *Caricature*, le *Charivari*, le *Corsaire*, le *Petit Homme rouge*, joignant, quelques-uns, au pamphlet du crayon le pamphlet de la plume.

Quelle moisson de vices et de ridicules ! Ici sont les Omar de la législation et les empiriques de la politique. Vous trouverez ailleurs les Sosie de Danton, les Trissotin de la république, les don Quichotte de la patrie, les Bonardins socialistes. Très-peu d'entre eux ont des croyances, mais tous ont des intérêts. On propose avec audace, en souffrant avec intolérance ce dont souvent on se moque au fond du cœur. Transactions de conscience, transactions d'estomac, guerre de plumes, alliance de circonstances, générosité d'emprunt, fraternité de nom, enthousiasme à froid, dévouement à l'heure, comme celui du cocher du sacre ; que de comédies, que de travers, que de vices émanant de cette civilisation en proie à elle-même, qui manque de la foi et de la vigueur nécessaires pour se corriger de ses sottises, et dont la dernière consolation est la moquerie ?

Lès hommes d'état, les légistes, les politiques, les philosophes emplissent leurs bibliothèques d'in-folios, d'in-quartos, de gros volumes de toute espèce traitant de l'histoire des peuples, d'essais sur les mœurs, etc. Eh bien, je connais un livre qui, à lui seul, en apprendrait plus sur l'histoire des nations, leurs fautes, leurs passions et leurs mœurs que tous ces grands ouvrages ensemble. Ce livre précieux est tout honnêtement un recueil des caricatures anciennes et nouvelles, politiques et sociales. Pour mon compte, j'ai réuni un de ces recueils rares et je le choie comme le meilleur ouvrage philosophique et moral de ma bibliothèque. Il m'arrive souvent de compulsier ce recueil curieux et instructif, c'est ce que je faisais encore hier, et si vous voulez me le permettre, j'indiquerai simplement ici quelques-uns des sujets que le hasard a placés sous ma main. Vous

jugerez par là du mérite de la collection tout entière.

C'était d'abord une petite lithographie, tirée à un petit nombre d'exemplaires, et qui parut en 1829, alors que l'état-major de la siére opposition libérale allait prendre docilement son mot d'ordre au Palais-Royal : cette lithographie représentait un homme de fort belle mine aux genoux d'une femme d'un certain âge à qui il faisait les plus tendres déclarations. La caricature avait pour titre : *Les erreurs d'une vieille fille*. La vieille fille était la France, le bel homme qui lui faisait la cour était le duc d'Orléans, Louis-Philippe. Derrière eux, se trouvait un vieillard à barbe grise, d'une noble et royale figure. Il regardait avec un intérêt mêlé de tristesse la France sa fille et lui adressait ces paroles : " Je vous ai dit, ma chère, que la caque sentait toujours le hareng." Ce sage et noble vieillard, on l'a deviné déjà, était Henri IV.

Les grands hommes de l'opposition de 1830 n'auraient-ils pas très-bien fait de s'inspirer de cette caricature ?

Quelques mois plus tard, après le 9 août 1830, le journal la *Caricature* contenait dans sa galerie politique et drôlatique un dessin non moins spirituel, sur lequel mes yeux s'arrêtèrent en déplorant de nouveau l'enseignement méconnu de cette autre prophétique caricature. Celle-ci avait pour titre : *Deux jours d'un mariage sans raison*. Il s'agissait du mariage de la France avec le lieutenant-général du royaume, le 9 août 1830. Le premier jour, on voyait Louis-Philippe donnant galamment le bras à sa belle fiancée qu'il conduisait aux Tuilleries, ayant soin d'écartier avec le pied les pavés des barricades qui obstruaient encore le chemin, et l'abritant avec une sollicitude extrême sous son vieux parapluie de roi citoyen.

Au second jour, la scène conjugale avait bien changé : tout était cassé, culbuté dans la chambre de la nouvelle mariée : un beau livre était à terre, déchiqueté, écorné, sali : c'était la charte. Une très-belle statue était brisée en mille pièces : c'était la liberté. On voyait le roi citoyen, armé d'un gros gourdin, dont il menaçait la France son épouse, en lui disant : " Une fois, deux fois, madame, voulez-vous divorcer ? Vous êtes parfaitement libre."

N'est-ce pas là encore une caricature bonne à méditer, même en 1848 ?

En sautant quelques feuillets de mon recueil, j'arrivai à une série de caricatures qui fixèrent plus particulièrement mon attention à cause du piquant à-propos que leur donnaient les circonstances politiques du jour. C'est pourquoi on ne me saura pas mauvais gré de m'y arrêter ici quelques

instants. Elles sont pleines d'enseignements que l'on peut étudier avec fruit. Je veux parler des scènes de la vie privée et publique des animaux. Après les *Français peints par eux-mêmes*, il paraît que le besoin s'était généralement fait sentir d'avoir les *Animaux peints par eux-mêmes*. C'est cette lacune qui a été remplie.

Une page très-amusante de cette galerie de caricatures en action, mais plus sérieuse qu'elle n'en a l'air, est celle où nous voyons les animaux à la suite d'une révolte générale, réunis tous au Jardin-des-Plantes comme en une sédération.

Las de se voir exploiter et calomnier par les tyrans du monde, c'est-à-dire les hommes ; sortis de leur bon droit, persuadés que l'égalité n'est pas un vain mot, et que la liberté est une loi de la nature faite pour tous, les animaux se sont en effet constitués en clubs ou en assemblée délibérante, afin d'aviser aux moyens d'améliorer leur position politique et matérielle, et de secouer le joug des maîtres et des tyrans (toujours les hommes.)

Le texte, rédigé par un perroquet, secrétaire de l'assemblée, nous apprend que cette révolution animale a eu lieu, non seulement à l'insu des puissances étrangères, mais à l'insu même d'un grand nombre d'animaux qui n'y songeaient pas. Ce texte nous apprend, en outre, que l'artiste Grandville a été choisi pour retracer les scènes principales de cet événement mémorable.

Comme dans toutes les assemblées délibérantes et dans les clubs les mieux organisés, on procéda d'abord à la nomination d'un président. L'âne, s'appuyant sur sa patience à toute épreuve, avait eu quelques voix, mais le renard qui en allant s'asseoir au pied du bureau avait trouvé le moyen de ne se placer ni à droite, ni à gauche, ni au centre, se glissa à la tribune. Après avoir loué l'âne, son dévouement, il osa espérer que l'honorables candidat qu'il va présenter réunira tous les suffrages. (Mouvement marqué d'attention.)

Le mulot, messieurs, dit l'orateur, a toutes les qualités de l'âne sans en avoir les faiblesses, il a le pied plus sûr et l'habitude des pas difficiles. Il a aussi, et c'est à un hasard bien significatif qu'il le doit, il a seul entre tout ce qui constitue le véritable président de toute assemblée délibérante..... l'indispensable sonnette que vous voyez briller sur sa poitrine.

L'assemblée ne pouvait méconnaître la force d'une vérité aussi fondamentale ; le mulot est élu président à l'unanimité moins une voix ; l'âne s'était donné la sienne.

Le mulot, complimenté, prend immédiatement possession du fauteuil de la présidence. Une véritable discussion s'engage.